



COMMISSION EUROPÉENNE  
REPRÉSENTATION EN FRANCE

*literární  
večer*

# Soirée littéraire

de La Représentation en France  
de la Commission européenne

## Patrik Ourednik

écrivain tchèque

19 mai 2009



Cercle  
de  
Réflexion  
Communication  
sur l'Europe



# Soirée littéraire

consacrée à l'œuvre de

**Patrik Ourednik**

écrivain tchèque

Patrik Ourednik est né en 1957 à Prague. En 1984 il s'est exilé à Paris où il vit depuis. Il est l'auteur d'une douzaine d'ouvrages - dictionnaires, essais, romans et recueils de poésie - et le traducteur tchèque de Rabelais, Jarry, Queneau, Beckett, Michaux ou Vian.

Les deux livres présentés lors de cette soirée littéraire, *Europeana*, une brève histoire du XX<sup>e</sup> siècle et *Instant propice, 1855* ont été publiés en plus de vingt langues et ont fait de Patrik Ourednik l'auteur tchèque le plus traduit de sa génération.

en partenariat avec le Centre tchèque de Paris



CENTRE TCHÈQUE  
ČESKÉ CENTRUM



De gauche à droite : Yves GAZZO, Eva ALMASSY,  
Marianne CANAVAGGIO, Patrik OUREDNIK, Jan CZERNY

Jean-Gaspard PALENIČEK

# Soirée littéraire

consacrée à l'œuvre de  
**Patrik Ourednik**  
écrivain tchèque

**Yves Gazzo** *Chef de la Représentation en France  
de la Commission européenne*

Quelques mots, tout d'abord, pour remercier les différentes personnes qui rendent possible cette première soirée littéraire organisée par la Représentation, notamment grâce aux efforts de nos collègues de l'antenne à Paris de la Direction Générale de la Traduction, Aleksandra Kowalska et Alain Wallon. Je suis également très heureux que nous puissions mettre ainsi à l'honneur la République tchèque qui préside actuellement l'Union européenne et je souhaite remercier Monsieur Jan Czerný, Ministre plénipotentiaire, qui représente ici l'Ambassadeur, actuellement en mission. Merci également à Madame Canavaggio, traductrice de l'œuvre de Monsieur Ourednik, d'avoir accepté d'être à ses côtés ce soir, ainsi qu'à Madame Almassy, écrivaine, qui sera la modératrice de nos débats. Jean Monnet, un des pères fondateurs de la Communauté, aurait dit, selon certains témoignages, à la fin de sa vie : « Si je devais refaire l'Europe, je commencerais cette fois par la culture. » Effectivement, la Commission appréhende la culture comme un élément fondamental, vital pour le succès de la construction européenne et pour le dialogue entre les hommes et les femmes qui y participent. L'Europe doit continuer de progresser à ce niveau très riche et porteur d'avenir. Voilà, je souhaite à tous une très bonne soirée autour de Patrik Ourednik, notre grand auteur de ce soir, et cède volontiers la parole, tout d'abord à vous, Monsieur Czerný.

**Jan Czerný** *Ministre conseiller de l'Ambassade de la République tchèque  
à Paris, Chef adjoint de la mission*

Je voulais juste remercier la Commission européenne pour avoir organisé cette initiative. Je rencontre pour la première fois Monsieur Ourednik, mais je crois que, dans ses livres, il nous montre, à nous autres politiques et diplomates, comment il faut être, à savoir court, bref et clair. Je m'efforcerai donc de faire de même en rendant le micro à l'animatrice principale de cette soirée.

**Éva Almassy** *France Culture*

L'écrivain qui nous réunit ici aujourd'hui est Patrik Ourednik. Sa traductrice, également présente avec nous ce soir, est Marianne Canavaggio et je suis moi-même ici en tant que lectrice. Son livre *Europeana, une brève histoire du XX<sup>e</sup> siècle* est présenté par certains chroniqueurs comme « un minuscule livre monstre aux effets dévastateurs ». On m'en a recommandé la lecture dans une situation assez particulière, il y a environ quatre ans. La réalisatrice Ruth Zylberman était en train de monter un film documentaire intitulé *L'homme sans douleur*. Je me suis dit que le narrateur qui, dans ce livre, disparaît à quelque chose à voir avec cet homme sans douleur, en tout cas dans le traitement du livre. Je vous laisse avec cette question et les associations d'idées éventuelles qu'elle peut comporter.

Vous avez commencé, Patrik Ourednik, par des mots d'argot dont vous avez fait un dictionnaire, en tchèque, d'abord paru en 1988 à Paris, où vous vivez depuis 1984. S'en sont suivies des publications de poésies, en tchèque, puis une sorte de fausses mémoires à la manière du *Je me souviens* de Perec,

« La Commission appréhende la culture comme un élément fondamental, vital pour le succès de la construction européenne et pour le dialogue entre les hommes et les femmes qui y participent. »

Yves Gazzo

Année puissance vingt-quatre que j'ai eu la chance de lire en hongrois mais qui n'est pas encore disponible en français. Après les fausses mémoires, il y a eu des essais, j'en ferais une sorte d'addition mathématique, mots + poésie + mémoires + essais, pour arriver à cette « brève histoire » que certains prennent, vous me l'avez dit, pour un manuel d'histoire.

(Patrik Ourednik)

C'était une anecdote concernant l'édition bulgare. *Europeana* s'est vendu d'emblée, avant même que le livre ne sorte en librairie. L'annonce disait que Patrik Ourednik publiait un livre dont le sous-titre était « *Une brève histoire du XX<sup>e</sup> siècle* », tout en précisant que l'auteur venait de l'Europe post-communiste, que le livre avait été publié en France et dans d'autres pays occidentaux. Ce qui a suffi comme garantie aux universités et aux lycées bulgares pour commander le livre. J'espère seulement qu'il n'est pas devenu une référence en matière de manuels d'histoire en Bulgarie...

(Eva Almassy)

J'ai continué cette addition pour arriver à ce qui relève plus purement du roman avec *Instant propice*, 1855. Puis Patrik Ourednik est aussi traducteur. Enfin en tant qu'éditeur, il a réuni toutes les traductions tchèques de la *Chanson d'automne* de Paul Verlaine depuis la parution de l'original en 1866. Il s'intéresse et s'empare de l'objet livre de bien des façons.

Mais je lui passe la parole : il a souhaité, avant d'aller plus loin, lire une sorte d'introduction.

(Patrik Ourednik)

Quelques mots d'explication. Je suis conscient qu'il est mal vu qu'un écrivain se mette à lire plutôt que de répondre spontanément aux questions qui lui sont posées. Il y a tout de même, je crois, un paradoxe – dont on n'a d'ailleurs plus conscience tellement c'est devenu banal – à demander à un auteur de parler. Si un jour on se met à écrire, on a peut-être plusieurs raisons pour le faire, mais l'une d'elle est très certainement, par définition, une certaine méfiance envers l'oralité, le sentiment qu'on peut mieux formuler les choses par écrit. Très bien : fort de ce sentiment, vous vous mettez à maculer, nuit après nuit, votre clavier d'ordinateur de sueur et de sang pour tenter de préciser votre pensée. Et puis quelqu'un vient et vous dit : « Cher monsieur, puisque vous écrivez si bien, dites-nous-en quelque chose. »

Je sais bien que certains auteurs sont excellents dans ce genre d'exercice, mais ce n'est pas mon cas. Je suis toujours pris un peu de court. C'est pourquoi j'ai préféré rédiger un petit texte qui est censé être un espèce de résumé de ma position d'auteur – dans l'espoir que ça puisse éventuellement affiner les choses. J'ai essayé, pour ne pas vous imposer un cours magistral, de faire court. Je crois que j'y suis arrivé – deux pages, ce n'est pas très méchant – mais du coup, c'est devenu complètement abscons. Tant pis, je vais vous le lire quand même.

« Ce qui m'intéresse dans l'écriture – dans celle des autres comme dans la mienne –, c'est ce qu'on appelle d'habitude la "vérité d'une époque". Ce terme est bien entendu extrêmement vague car dans toute époque existent et coexistent des vérités différentes, des vérités multiples. Le jeu consiste alors à essayer de rassembler, d'embrasser cette multitude, ce pluriel des choses. Un auteur a à sa disposition différents moyens, le plus fréquent étant la confrontation des destins, des vies humaines dans l'optique de la microhistoire.

Quant à moi j'essaie, dans certains de mes livres du moins, d'appliquer un principe un peu différent, en partant de la prémisse qu'il est possible de prendre comme synonyme de la "vérité d'une époque" la langue de cette époque, autrement dit de s'emparer d'un certain nombre de tics langagiers, de stéréotypes et de lieux communs et de faire en sorte qu'ils agissent et qu'ils se confrontent au même titre que les personnages d'un récit traditionnel.

Tout comme les historiens les auteurs travaillent avec des écrits – chroniques, correspondance, journaux d'époque, etc. Ces écrits, on peut les aborder de deux manières. Soit – c'est ce que font les historiens – on peut y chercher avant tout (pas forcément exclusivement, mais en priorité) l'information sur l'événement lui-même, "que s'est-il passé", "qu'est-il advenu". Ou alors nous pouvons y chercher en priorité la façon dont l'événement est traité. Autrement dit, il ne s'agit plus, dans cette perspective, de savoir qui a gagné la bataille de Waterloo, mais de voir comment les chroniqueurs l'ont décrite. La vérité de l'époque est dans la description, pas dans l'événement lui-même. Dans la réaction, pas dans l'action. Les destins humains suivent la même trajectoire : nous nous constituons à travers l'interprétation que nous donnons de tel ou tel événement.

Tout cela est en réalité assez banal – tout comme les stéréotypes qui nous permettent d'exister. Personnellement j'ai tendance à croire que la vie humaine est en soi d'une banalité affligeante – quelques soient par ailleurs toutes les horreurs qui peuvent nous arriver dans l'espace d'une vie. Mais justement – exprimer la banalité en littérature est assez délicat. Très paradoxalement la banalité est invraisemblable tant que nous ne la mettons pas en forme : et c'est là qu'intervient aussi bien l'historiographie que la littérature. Dans les deux cas le contenu, synonyme supposé de la réalité, n'a aucune existence. Le contenu est un tas de sable virtuel et pour en tirer une quelconque réalité, nous devons d'abord le tasser dans un seau, l'arroser de l'eau et en faire un pâté. C'est toujours le même tas de sable mais entre temps il est devenu, selon les cas, manuel d'histoire ou œuvre littéraire. Dans les deux cas on fait appel, consciemment ou pas, à des stéréotypes, à des lieux communs, parce que justement, le lieu commun est le seul lieu où on peut se retrouver en commun.

Les destins humains ont beau être banals, ils ne sont pas interchangeables. Le problème de la littérature, c'est qu'elle consiste à englober les choses dans une structure plus ou moins préméditée, dans une architecture qui inévitablement comporte une hiérarchisation. Or s'il y a une chose au monde qui devrait échapper à toute hiérarchisation, ce sont bien les vies humaines et les destins individuels. Les stéréotypes – mes chers stéréotypes – sont, eux, interchangeables, tout en laissant apparaître, de par même leur simplification insupportable, une autre vérité, une autre expérience, un autre destin.

« Ce qui m'intéresse dans l'écriture – dans celle des autres comme dans la mienne –, c'est ce qu'on appelle d'habitude la "vérité d'une époque". »

Patrik Ourednik

« Il y a tout de même, je crois, un paradoxe – dont on n'a d'ailleurs plus conscience tellement c'est devenu banal – à demander à un auteur de parler. »

Patrik Ourednik

« S'il y a une chose au monde qui devrait échapper à toute hiérarchisation, ce sont bien les vies humaines et les destins individuels. »

Patrik Ourednik

«<sup>\*</sup> Vue de cet angle, la littérature est une illusion puissance deux : sous le prétexte de démontrer le caractère illusoire de telle ou telle vérité sociale, elle produit elle-même l'illusion d'une autre vérité qui serait plus juste et plus noble. »

Patrik Ourednik

*En d'autres mots, si on veut dénoncer les préjugés, les clichés, les lieux communs, il faut se placer au cœur de ces lieux communs, au cœur des discours ambiants, au cœur des idioties de toute sorte. C'est du moins ce que je crois et ce que j'ai essayé de faire dans ces deux livres.*

*Pour rendre compte de la pluralité des vérités humaines – et donc être en mesure de lire et éventuellement de comprendre l'Histoire – il faudrait pouvoir présenter les choses de façon éclatée, dispersée, de façon non hiérarchisée, de façon en quelque sorte complètement horizontale. Il faudrait aussi rendre les éléments qui constituent un texte, un récit, il faudrait les rendre mobiles, fuyants, se dérobant à tout instant.*

*Il faudrait aussi veiller à ce que le mot "vérité" ne soit jamais prononcé au singulier. La vérité au singulier ne peut pas ne pas être stéréotypée dans la mesure où elle entend s'approcher le plus possible de la généralité. Et si on dit souvent que la littérature est une protestation contre l'effacement des choses dans l'oubli, il faut ajouter : ou dans la généralisation conceptuelle – qui fait disparaître l'expérience d'une vie, l'image d'une vie aussi sûrement que l'oubli.*

*Le problème c'est que la société a horreur du pluriel. La société ne peut pas reposer sur des bases mobiles. La société a besoin d'une histoire collective clairement formulée et, partant, d'une vérité en quelque sorte supra-vraie. Une vérité placée au sommet de la construction sociale, une vérité verticale et immobile. Nous avons donc d'un côté un schéma où tout est fuyant, de l'autre la nécessité de produire un certain nombre d'illusions grâce auxquelles il est possible d'atteindre un langage commun qui, à son tour, nous donnera un lieu commun, au propre comme au figuré.*

*Vue de cet angle, la littérature est une illusion puissance deux : sous le prétexte de démontrer le caractère illusoire de telle ou telle vérité sociale, elle produit elle-même l'illusion d'une autre vérité qui serait plus juste et plus noble. En réalité elle ne fait qu'opposer le procédé de fabrication de la réalité qui est le sien à d'autres procédés qui sont pourtant tout aussi légitimes.*

*Si par conséquent la littérature doit avoir une quelconque fonction – en dehors de la distraction et, éventuellement, de la stimulation intellectuelle –, je lui attribuerai le rôle de l'abbaye de Thélème, c'est-à-dire d'un espace où il est doux de succomber aux illusions en compagnie de gens qui pensent de la même manière que nous. Si nous proclamions ce projet, celui de l'abbaye de Thélème, qui est un projet éminemment élitiste, si nous le proclamions universel, nous obtiendrions, de facto, l'utopie anarchiste – c'est-à-dire un monde où les vérités et les identifications ne coexistent non plus verticalement, mais horizontalement – et malgré cela pacifiquement.*

*Si ce monde venait un jour, la littérature perdrait sans doute sa raison d'être. Nous ne pouvons pas avoir tout, à la fois un monde sans conflits – cette fameuse fin de l'Histoire qui abolirait le temps historique – et la littérature. »*

(Eva Almassy)

J'ai surligné le texte que vous venez de lire à bien des endroits. Notamment, lorsque vous parlez de vérités au pluriel. J'ai envie de commencer avec votre roman *Instant propice*, 1855. J'ai dit roman, encore qu'il s'agisse, dans une première partie du livre, d'une très longue lettre, presque une lettre d'amour a posteriori, une sorte de déclaration qui viendrait des décennies plus tard. En tout cas, il s'agit d'un homme qui écrit à une femme, à la demande de celle-ci. L'extrait que nous allons demander dans un instant à M. Páleníček de lire est issu de la seconde partie du livre, du « journal de voyage ». Mais de cette lettre, j'ai envie de vous opposer certaines phrases.

Vous avez évoqué l'abbaye de Thélème. On pourrait vous faire parler de Rabelais, de Boris Vian et d'autres, dont vous êtes le traducteur tchèque. Plus tard, vous avez même poussé votre traductrice à des extrémités telles qu'elle s'est retrouvée à retraduire du Rabelais du tchèque en français.

J'ai compris qu'il serait difficile de vous faire parler de vous-même. Vous en avez donné un exemple à travers ce texte, qui n'est certes pas autobiographique, à moins qu'il ne s'agisse de l'autobiographie d'une pensée abstraite. Tandis que dans cette lettre, dans *Instant propice*, on parle bien du « roman de ma vie » :

*« Les pages que j'entreprends de publier par cette voie ne constituent pas, madame, une quelconque affabulation de la réalité, mais la mémoire d'un homme inconnu. Vous comprendrez vite pourquoi je parle d'un homme inconnu ; mais auparavant, précisons, je vous prie, ce que nous entendons par mémoire, que la théorie littéraire fléchit si stupidement au pluriel. »*

J'aimerais d'ores et déjà vous faire mettre dans un petit coin du grenier cette opposition entre les vérités plurielles, qui ne peuvent qu'être au pluriel, et la mémoire, qui ne devrait ou ne pourrait être – en tout cas s'il s'agit d'un roman – qu'au singulier. La mémoire de quelqu'un. Et même si cette mémoire est celle d'un homme inconnu, il parle et se confie. Ou alors d'un homme sans douleur, qui ne la met pas en avant ou qui est incapable d'en ressentir : *« Je n'entends nullement me soumettre aux canons de la littérature actuelle, qui exigent des auteurs d'amusantes crétineries tirées de leur intimité. »* C'est comme une critique de la littérature contemporaine du tout venant. Dans cette œuvre de Patrik Ourednik, il s'agira apparemment d'autre chose. Il annonce la couleur à travers le début de ce roman qu'est *Instant propice*, ou à travers tout le texte de la « brève histoire » d'*Europeana*.

Je vais en citer une phrase encore, avant que M. Páleníček vienne nous lire un extrait de la deuxième partie. *« Je ne me soustrais pas à l'écriture ; je n'ai que faire de la littérature. L'écriture est vérité, la littérature est mensonge. »* Et là, le mot « vérité » est bien au singulier.

Le livre parle d'une sorte de projet utopique, anarchiste, qui est de partir d'Europe – notamment beaucoup sont Italiens, Allemands ou Français –, de prendre le bateau pour le Brésil et d'y établir une communauté. Le narrateur de la première partie, où figure la lettre que j'évoquais au début, est en quelque sorte l'esprit fondateur. Mais les autres prennent la mer désormais sans lui, et ce projet utopique représente plus ou moins les espoirs déjà déçus. On est donc à rebours de quelque chose.

(Patrik Ourednik)

Je vais lire un court extrait en tchèque avant de passer la parole pour un extrait un peu plus conséquent en français.



#Ihodná chvíle, 1855

Editions Torst, Prague, 2006

**Lecture** par Patrik Ourednik

Většina z nás Italů jsou anarchisté, ale většina Francouzů jsou komunisté a pořád svolávají schůze. Hádají se mezi sebou víc než my Italové nebo Němci a Rakušané, ale když vypukne hádka, za pět minut se zase všichni objímají a zpívají Marseillaisu. Na nás Italy koukají trochu svrchu, protože v naší skupině je málo těch, kdo byli ve vězení nebo měli oplétačky s policií, i když Tranquillo Agottani byl prý u karbonátů. Schůze svolávají pokaždé, když se někdo pobádá, skoro každý den. Schůzím říkájí "shromáždění". Zvou na ně všechny ostatní osadníky na loď, ale kromě Němců, kteří nerozumí francouzsky, tam chodí málokdo, z nás Italů nejastěji Decio, Umberto, Giacomo a Zeffirino. Decio se tam pobádal s jedním Francouzem. »



Instant propice, 1855

(Extrait de la seconde partie du livre)

Traduction Marianne Canavaggio, Editions Allia, Paris, 2006, pour la traduction française.

**Lecture** par Jean-Gaspard Páleníček

« 15 février. La plupart des Italiens sont des anarchistes, mais la plupart des Français sont des communistes et ils passent leur temps à convoquer des réunions. Ils se disputent entre eux plus que les Italiens, les Allemands ou les Autrichiens, mais quand une dispute éclate, cinq minutes après tout le monde s'embrasse et chante la Marseillaise. Nous autres, Italiens, ils nous regardent un peu de haut parce que chez nous, peu ont été en prison ou ont eu des démêlés avec la police, même si on dit que Tranquillo Agottani a été chez les Carbonari. Ils convoquent des réunions chaque fois qu'il y a une dispute, presque tous les jours. Ils les appellent des "assemblées". Ils invitent aussi les autres colons, mais à part les Allemands, qui ne comprennent pas le français, peu de monde y va, de chez nous le plus souvent Decio, Umberto, Giacomo et Zeffirino. Decio s'est disputé avec un Français nommé Gorand mais qu'on appelle l'Africain parce qu'il a été en Afrique et y a reçu la Légion d'honneur. A ce qu'on dit, Gorand a déclaré que l'abolition du mariage et la propriété commune des femmes dans notre colonie ne sont pas là pour assouvir les instincts mais pour élever une nouvelle génération d'enfants qui combineront les qualités les plus marquantes de leurs géniteurs. Il paraît qu'Umberto lui a répondu que sa qualité la plus marquante est d'aimer les femmes et que c'est l'essentiel chez un homme, et sinon, à quoi bon établir des colonies. Gorand a dit que c'est un point de vue typiquement italien et anarchiste et Decio s'est mis de la partie et il a dit que l'anarchie n'est pas tout à fait ce que Gorand s'imagine et que le communisme cherche seulement à commander les gens tout le temps. Gorand a dit qu'il est communiste depuis huit ans et que ce n'est pas une espèce d'anarchiste qui va lui expliquer ce que communisme veut dire. Et il a dit que le communisme, c'est l'amour, mais pas comme l'entendent les Italiens et les anarchistes. Et en fait le premier communiste a été Jésus-Christ, qui était vierge. Decio a dit que personnellement il n'a pas connu Jésus-Christ, qu'il en a juste entendu

demande si par hasard ça ne serait pas celui qui tend la joue droite quand on lui frappe la gauche. Gorand a dit que la question n'était pas là et qu'on parlait d'amour. Puis un autre Français qui s'appelle Haynard s'est interposé et il a dit Amis, amis, si nous remettons ce débat à plus tard ?

9 mars. L'après-midi un avis a été suspendu au grand mât pour dire que compte tenu du grand nombre de personnes désirant prendre la parole à la réunion du soir, le temps de parole sera limité à cinq minutes et l'ordre de passage déterminé par l'alphabet. Ce soir presque tous les colons, même les enfants, étaient présents. Le premier par ordre alphabétique était Decio. Il a dit qu'il s'excusait si, à entendre certains, il avait été blessant la veille mais qu'il avait du mal à comprendre que quelques-uns soient tellement bornés. Il a dit qu'il se demande à quoi servent nos réunions puisqu'au lieu de régler les questions, elles les compliquent. Il a dit qu'il continue à considérer comme valable sa proposition d'intégrer les marins noirs et le cuisinier à la colonie, parce que c'est ce qu'exige l'humanité. Et que si certains ne le comprennent pas, qu'ils aillent se gratter le dos. La majorité des Italiens et des Français ont commencé à applaudir, mais les Allemands ne savaient pas de quoi il était question, puisque Agottani n'avait pas eu le temps de traduire et il y avait trop de bruit pour qu'on l'entende. Lecoq a agité la cloche qu'il avait empruntée au maître d'équipage pour ramener l'ordre. Les gens se sont calmés et Agottani a pu traduire mais il s'est arrêté parce qu'il ne savait pas comment on dit aller se gratter le dos en allemand. Un Français a proposé Guêheune in di chlammeu, mais Agottani a dit que ça voulait dire autre chose. Certains ont commencé à crier qu'il ne s'agissait pas de trouver le mot exact, mais de restituer l'idée générale. Decio a dit qu'il pouvait formuler sa pensée autrement et que si certains ne le comprenaient pas, qu'ils aillent taper sur les grenouilles. Lecoq a fait sonner sa cloche et dit qu'on retirait la parole à Decio Boni. Decio a dit qu'il n'avait pas terminé et qu'il lui restait trois bonnes minutes et qu'il aimerait bien savoir qui était ce On. Umberto a crié Vive l'Italie ! et les Italiens ont commencé à applaudir. Puis des Français nous ont imités, puis des Allemands, et tout le monde criait avec Umberto Vive l'Italie ! Et l'accordéoniste a entonné la Marseillaise et les Français se sont mis à chanter et les Italiens criaient Vive la France ! et les Allemands aussi. Decio criait Liberté, égalité, fraternité ! Ceux qui ne comprennent pas ça, qu'ils aillent péter sur le mastic ! Lecoq avait cessé d'agiter la cloche et Zeffirino, Gorand et environ dix autres Français se sont levés et sont partis. »

(Alva Almassy)

Il est beaucoup question de traduction sur ce bateau, mais aussi de comment traduire des idées en actes. Par ailleurs, avec cet « instant propice », nous sommes bien en 1855, comme c'est précisé, mais il y a ensuite un dynamitage du temps. Cet instant propice n'est-il pas pour 2009-2010, tant il me paraît actuel ?

(Patrik Ourednik)

Tous les livres contemporains sont par définition actuels, qu'il s'agisse de récits historiques ou pas. On a beau fabriquer des illusions d'un temps passé,

« Tous les livres contemporains sont par définition actuels, qu'il s'agisse de récits historiques ou pas. »

Patrik Ourednik

individualisé. Qui dit pas de personnage, dit, si possible, pas de narrateur non plus. Il m'a semblé que c'était possible à condition que la langue, que le langage, que le discours eux-mêmes deviennent leurs propres narrateurs. De ce point de vue, il y a trois narrateurs dans ce livre. Puisque, phase suivante, je m'étais posé la question de savoir quels seraient éventuellement les trois mots – une sorte de Trinité – qui refléteraient, exprimeraient le mieux possible ce laps de temps donné.

J'avais pensé tout d'abord au chaos mais je l'ai aussitôt rejeté, le chaos étant propre à l'Histoire dans son ensemble et n'étant pas spécifique au 20<sup>e</sup> siècle. Mais ce mot m'a amené à un autre qui m'a paru tout à fait adapté, à savoir la *précipitation*. Je crois que ce siècle a été en effet plus précipité que d'autres. Ce qui pour moi voulait dire, essayons d'écrire un texte précipité. Second mot-clé, l'*infantilisme* – qui est une autre particularité, me semble-t-il, du 20<sup>e</sup> siècle, avec tout ce que ça implique, depuis cette image romantico-marchande de la jeunesse jusqu'au refus d'assumer ses faits et gestes. Pour moi, cela voulait dire, essayons d'écrire un texte enfantin, un texte qui aurait pu être finalement dicté par un gamin récitant sa leçon au tableau ou par un idiot du village. Et puis troisièmement, ce siècle a été *scientiste* : introduisons donc un vocabulaire vaguement scientiste si possible dans toute sa vacuité. Ce sont ces éléments-là qui ont donné au livre sa forme et son contenu, ce sont ces éléments-là qui en sont, non pas les personnages, mais les trois narrateurs.

(Eva Almassy)

Dans un roman, il faut des verbes, de l'action, et le 20<sup>e</sup> siècle n'en manque pas, même si vous l'aplatissez, même si – comme disent certains critiques – vous passez le siècle à la moulinette. Ce ne sont pas du tout des verbes d'action. Des centaines de fois revient le mot « dire », « on a dit », « on disait ». Telle corporation disait, les médecins ou les scientifiques disaient. Maintenant, un extrait d'*Europeana*.



De gauche à droite : Yves Gazon,  
Eva Almassy,  
Marianne Casavog  
et Patrik Ourednik

*lecture* par Patrik Ourednik

*Américané, kteří v roce 1944 padli v Normandii, byli urostli chlapi a měřili v průměru 173 cm, a kdyby se nakladli jeden za druhého, chodila k temenům hlav, měřili by dobromady 38 kilometrů. Němci byli také urostli chlapi, a nejurostlejší ze všech byli senegalští střelci v první světové válce, ti měřili 176 cm, a tak je posílali do prvních řad, aby se jich Němci polekali. O první světové válce se říkalo, že v ní lidé padali jako semena, a ruští komunisté později vypočítali, kolik vydá jeden kilometr mrtvol na hnojivu a kolik ušetří za drahé zabránění hnojivo, když použijí na hnojení mrtvol zrádců a zločinců.»*

*lecture* par Jean-Gaspard Páleníček

*« Les Américains qui ont débarqué en 1944 en Normandie étaient de vrais gaillards ils mesuraient en moyenne 1 m 73 et si on avait pu les ranger bout à bout plante des pieds contre crâne ils auraient mesuré 38 kilomètres. Les Allemands étaient également de vrais gaillards mais les plus gaillards de tous étaient les tirailleurs sénégalais de la Première Guerre Mondiale qui mesuraient 1 m 76 et qu'on envoyait en première ligne pour que les Allemands soient pris de panique. On a dit de la Première Guerre Mondiale que les gens y tombaient comme des graines et les communistes russes ont calculé combien un kilomètre de cadavres pouvait donner d'engrais et combien ils économiseraient en coûteux engrais étranger s'ils se servaient des cadavres de traîtres et de criminels. Et les Anglais inventèrent les chars d'assaut et les Allemands un gaz qu'on a appelé ypérite parce qu'ils l'auraient utilisé pour la première fois près de la ville d'Ypres. On l'a appelé aussi gaz moutarde parce qu'il piquait le nez comme la moutarde de Dijon et certains soldats rentrés chez eux après la guerre n'ont plus jamais voulu manger de moutarde de Dijon. On a dit de la Première Guerre Mondiale que c'était une guerre impérialiste parce que les Allemands avaient le sentiment que les autres pays voulaient les empêcher de devenir une puissance et d'accomplir des missions historiques. Et la plupart des gens en Europe en Allemagne Autriche France Serbie Bulgarie etc. pensaient que c'était une guerre nécessaire et juste et qu'elle rétablirait la paix dans le monde et réveillerait en l'homme des vertus que le monde moderne avait refoulées amour de la patrie courage esprit de sacrifice. Et les gens pauvres étaient impatients de prendre le train et les gens des campagnes étaient impatients de voir les grandes villes et de téléphoner à la poste du chef-lieu pour dicter un télégramme à leur femme VAIS BIEN ESPÈRE DE MÊME POUR TOI et les généraux étaient impatients d'entendre parler d'eux dans les journaux et les membres des minorités nationales se réjouissaient à l'idée de faire la guerre aux côtés de ceux qui parlaient sans accent et de chanter avec eux des marches militaires et des chansons paillardes. Et tous pensaient qu'ils seraient de retour pour les vendanges ou en tout cas pour Noël.»*



Europeana. Stručně dějiny dvacátého věku

Editions Paseka, Prague, 2001



Europeana. Une brève histoire du XX<sup>e</sup> siècle

Traduction Marianne Casavog  
Éditions Allia, Paris, 2004,  
pour la traduction française.



*lecture* par Patrik Ourednik

Některí historikové později říkali, že dvacáté století začalo vlastně až v roce 1914, když vypukla válka, protože to byla první válka v dějinách, které se zúčastnilo tolik zemí a ve které tolik lidí umřelo a ve které létaly vzducholoďe a aeroplány a bombardovaly zázemí a města a civilní obyvatelstvo a ponorky potápěly lodě a děla střelila padáčkem deset nebo dvanáct kilometrů daleko. »

Europeana. Stručné dějiny dvacátého věku



*lecture* par Jean-Gaspard Páleníček

« Certains historiens ont dit plus tard que le vingtième siècle n'avait en fait commencé qu'en 1914 quand la guerre avait éclaté parce que c'était la première guerre de l'histoire où il y avait autant de pays engagés et autant de morts et où les dirigeables et les avions bombardaient l'arrière et les villes et les populations civiles et les sous-marins coulaient les bateaux et les canons tiraient par-dessus les lignes à douze kilomètres de distance. Et quand les tirailleurs sénégalais voyaient un avion pour la première fois ils croyaient que c'était un oiseau apprivoisé et un soldat sénégalais découpait des morceaux de viande dans les chevaux morts et les lançait le plus loin possible pour détourner les avions. Et les soldats portaient des uniformes de camouflage parce qu'ils ne voulaient pas être vus de l'ennemi ce qui était nouveau et moderne puisque dans les guerres précédentes les soldats portaient des uniformes de couleurs vives pour que l'ennemi les voie de loin et soit pris de panique et les avions cinglaient les airs et les chevaux s'emballaient. Et les écrivains et les artistes se demandaient comment exprimer leur étonnement devant de telles choses et ils inventèrent le dadaïsme parce que tout cela leur semblait loufoque et les Russes inventèrent la Révolution d'octobre. Les soldats portaient au cou ou au bras une plaque avec leur nom et leur matricule pour qu'on sache qui était qui au moment où il faudrait envoyer le télégramme de condoléances mais quand une explosion leur arrachait la tête ou le bras et que la plaque était perdue l'état-major déclarait qu'il s'agissait de soldats inconnus et dans la plupart des capitales on leur a érigé une flamme pour qu'ils ne soient pas oubliés parce que le feu entretient à jamais la mémoire des choses anciennes. Et à raison d'1 m 72 par cadavre il y eut 2 681 kilomètres de morts français et 1 547 kilomètres d'anglais et 3 010 kilomètres d'allemands et si on avait mis tous les soldats morts de toutes les nationalités ensemble ils auraient mesuré 15 508 kilomètres.

Mais d'autres historiens disaient qu'en réalité le vingtième siècle avait commencé plus tôt lorsqu'on avait découvert que l'homme descend du singe mais certaines nations disaient qu'elles en descendaient moins que d'autres parce qu'elles avaient évolué plus vite. Et les linguistes comparaient les langues et se demandaient qui avait la langue la plus évoluée et qui était le plus avancé dans le processus de civilisation. Généralement on estimait que c'étaient les Français parce qu'ils employaient des imparfaits du subjonctif et des conditionnels passé et souriaient suavement aux femmes et les femmes dansaient le cancan et les peintres inventaient des impressions et des choses raffinées et modernes se passaient en France. Mais les

Europeana. Une brève histoire du XX<sup>e</sup> siècle

Allemands disaient qu'une véritable civilisation doit être simple et proche du peuple et qu'eux ils avaient inventé le romantisme et que l'incarnation de la civilisation européenne leur incombait parce qu'ils savaient mener la guerre et faire du commerce mais aussi s'adonner à la franche camaraderie. Et les Russes disaient que l'Europe allait à sa perte et que les catholiques et les protestants l'avaient complètement corrompue et ils proposaient de chasser les Turcs de Constantinople et de rattacher l'Europe à la Russie afin de sauvegarder la foi. »

(Eva Almassy)

Et les Russes, et les Français, et les chevaux, et et et. Il faudrait peut-être parler de la question de la langue. Et derrière cette question de la langue, notamment la langue d'écriture, peut-être y a-t-il une question politique sous-jacente, bien que je n'aie pas très envie de l'aborder. D'ailleurs, l'histoire de l'Europe centrale n'est pas plus présente que d'autres. Il n'y a pas de hiérarchie dans le récit mais pas de préférence non plus par proximité. Tout est mis sur le même plan. Vous êtes né en Tchécoslovaquie. Ce pays me rappelle toujours un film d'Ernst Lubitsch, *La huitième femme de Barbe Bleue*. Pour que Gary Cooper s'endorme, il est sensé épeler le mot « Tchécoslovaquie » à l'envers. Cela ne marche pas chez tout le monde, et notamment pas chez les amoureux. Cela est-il plus simple aujourd'hui, depuis que la Tchéquie existe, ou comme dit Kundera la Bohême ? Est-ce moins soporifique, plus passionnant ? Vous avez quitté la Tchécoslovaquie avant la révolution. Vous êtes de mère française, et le français est donc votre langue maternelle.

(Patrik Ourednik)

C'est un peu plus compliqué.

(Eva Almassy)

C'est plus compliqué, mais il y a un peu de cela. Je n'écris moi qu'en français, par exemple, alors que j'ai appris le français à l'âge de 22 ans. Alors que vous continuez d'écrire en tchèque alors que vous vivez à Paris depuis de nombreuses années. Pourquoi ?

(Patrik Ourednik)

Il y aurait sans doute plusieurs réponses, mais la première qui me vient spontanément à l'esprit, c'est « par amour propre », dans le sens où je me sens plus à l'aise en tant qu'auteur dans la langue tchèque. Je peux écrire en français dans certains registres ; je peux écrire en tchèque dans n'importe quel registre.

Cela étant, je collabore à la traduction française assez activement. D'une part parce que je suis l'auteur du texte, de l'autre parce que j'aime ce métier qu'on appelle « traduction ». Dans le cas des deux langues en question, le tchèque et le français, l'exercice est d'autant plus intéressant qu'il s'agit

« Le tchèque et le français (...), deux langues que tout sépare. Sur l'échiquier des langues européennes on pourrait, je crois, les placer aux deux extrémités. »

Patrik Ourednik

de deux langues que tout sépare. Sur l'échiquier des langues européennes on pourrait, je crois, les placer aux deux extrémités. Le tchèque est une langue avant tout lexicale, une langue à synonymes. En revanche, la syntaxe tchèque est en comparaison quasi inexistante. D'après certaines statistiques, le tchèque est la langue lexicale la plus riche de l'Europe, avec 230.000 unités ; le français, a contrario, serait lexicale la plus pauvre : 80 ou 90.000 entrées dans le *Grand Robert*. Le français a une histoire unique. C'est sans doute la seule langue qui se soit appauvri intentionnellement, à dessein : la réforme de l'Académie française, début 17<sup>e</sup>, consistait à bannir de la langue tout ce qui était jugé impropre. Un vrai massacre des innocents. Exit les italianismes, les provincialismes, les dialectalismes. Si bien qu'en l'espace d'une ou de deux générations, Rabelais est devenu incompréhensible. Mais ce qui a été extraordinairement moderne dans cette histoire, c'est l'argument fourni : « C'est dans la réduction du lexique que résidera dorénavant la richesse de la langue française. » Et ça a marché. Faut de mots, la syntaxe se développe ; faute d'éléments représentant le concret, la langue devient plus abstraite, donc plus précise. Dans la mesure où l'emploi d'une langue façonne la pensée, c'est d'autant plus passionnant.

Patrik Ourednik

(Eva Almassy)

Vous pourrez poser cette question après celle à laquelle vous venez de répondre, car peut-être que certains auront envie de défendre la langue française. Vous avez tout de même employé le mot « massacre ».

(Patrik Ourednik)

Le mot a été mal choisi, je le retire. Suite à une décision politique, le français est devenu un objet exceptionnel par rapport à d'autres langues nationales qui ont politiquement choisi, au 19<sup>e</sup> siècle surtout, l'image inverse de la puissance de la langue nationale : la richesse lexicale. Le tchèque c'est du « plus lexical que moi tu meurs ».

(Eva Almassy)

Nous avons la chance d'avoir votre traductrice. Pourriez-vous brosser une sorte de portrait de la langue ? J'ai travaillé autrefois au *Journal littéraire* et j'avais une rubrique intitulée « Portrait d'une langue ». Le journal n'a pas duré très longtemps mais j'ai notamment obtenu un très joli portrait de la langue danoise. Si j'ai choisi cette langue en premier, c'est parce que je suis totalement amoureux des ô barrés du danois. J'ai constaté que le *r* de votre nom, Patrik Ourednik, porte un accent circonflexe à l'envers. Vous m'avez averti, Marianne Canavaggio, qu'il était vain d'espérer le prononcer correctement.

(Marianne Canavaggio) *Traductrice*

En effet, ce crochet sur le *r* m'a demandé six mois d'entraînement à mobylette. C'est extrêmement aléatoire, mais les Tchèques n'y arrivent pas tous non plus. C'est un *re* et un *je* en même temps. Je peux abonder dans le sens de ce que dit Patrik, même si je récuse la pauvreté lexicale du français

qui ne m'apparaît pas comme telle. En tout cas, pas dans tout ce qui est conceptuel, où la langue française est plus riche, plus précise. J'ai souvent constaté de façon générale que lorsqu'on traduit un texte romanesque, on est sans arrêt dans un discours descriptif. C'est-à-dire que tout ce qui est enchaînement logique des actions, motivation des personnages, etc., est toujours en arrière-plan, reste elliptique. Ce qui est donné à lire, à voir directement au lecteur, c'est la description d'actions qui se succèdent.

En ce sens, on pourrait aussi parler du personnage principal d'*Europeana* que sont les conjonctions, en raison de cette syntaxe extrêmement lâche en tchèque. Ici, on les retrouve de façon très massive. Patrik a surveillé de très près cette traduction.

(Eva Almassy)

Je crois qu'il y a eu en tout dix-huit versions de la traduction.

(Marianne Canavaggio)

Tout à fait.

(Eva Almassy)

Cela commence par la traduction littérale, et passage après passage, j'ai l'impression que la traduction littéraire retenue est extraordinairement proche.

(Marianne Canavaggio)

Ça dépend des passages.

(Eva Almassy)

Comme quoi il est parfois bon d'être au plus près du texte, mais ce n'est pas toujours possible. Vous me disiez que pour *Europeana* le laxisme de la syntaxe tchèque, reflet du flux verbal du « narrateur », s'est scindé dans la traduction par la disparition des virgules et la fusion de phrases distinctes, donc par l'allongement de la phrase en français.

(Marianne Canavaggio)

Oui, il fallait bien trouver un moyen de rendre cette syntaxe. En français, c'est complètement opposé à la pratique courante de la langue. Au contraire, la syntaxe est beaucoup plus structurée, la phrase est plus courte en général. Et on a l'habitude de manier le langage de façon relativement différente, ce qui fait que cette espèce de flux continu est difficile à rendre en français. Je ne sais plus comment tout cela s'est mis en place, mais cela a nécessité un long travail avant de trouver un équivalent à peu près satisfaisant.

« On a l'habitude de manier le langage de façon relativement différente, ce qui fait que cette espèce de flux continu est difficile à rendre en français. »

Marianne Canavaggio

« Faut de mots, la syntaxe se développe ; faute d'éléments représentant le concret, la langue devient plus abstraite, donc plus précise. Dans la mesure où l'emploi d'une langue façonne la pensée, c'est d'autant plus passionnant. »

« Le tchèque c'est du "plus lexical que moi tu meurs". »

Patrik Ourednik

(Eva Almassy)

Vous m'avez fait part d'une phrase retravaillée plusieurs fois. « Mais les puces étaient toujours là et l'ennemi partout. » Il s'agit de la dernière phrase d'un paragraphe. « Le nombre de puces ne diminuait pas et les ennemis étaient nombreux. » Etc. Pour s'apercevoir finalement qu'il ne s'agit pas de puces mais de poux : « Avec les soldats vivaient aussi des poux et parfois la nuit quand les soldats guettaient ils entendaient l'ennemi se gratter et tiraient dans cette direction et lançaient des grenades mais les poux étaient partout et l'ennemi omniprésent. »

(Marianne Canavaggio)

C'est une étourderie, ce qui arrive fréquemment quand on traduit.

(Eva Almassy)

Cela me plaît beaucoup car c'est une sorte de supra-vérité qui passe par-dessus les questions lexicales, par-dessus l'exactitude. Il faut être juste et non pas exact. Moi qui ai lu votre texte, j'en suis extraordinairement satisfaite.

(Patrik Ourednik)

Pour l'édition française, nous avons en effet fait disparaître les virgules alors qu'elles existent en tchèque. La virgule tchèque est normative et on n'y prête donc aucune attention, tandis qu'en français, la virgule a un rôle stylistique. On parlait tout à l'heure du besoin de précipiter le texte, c'était un moyen d'y parvenir en français. À noter que la traduction française est autorisée, au même titre que l'original tchèque, à d'autres traductions. Un certain nombre d'éditions étrangères, qui ont été traduites du français, n'ont donc pas de virgules, sans raison manifeste puisque la raison était exclusivement tchéco-française.

(Eva Almassy)

Nous sommes affamés de détails biographiques. À défaut de la biographie de M. Ourednik, je crois que c'est un amour conjoint de la langue et d'une ville qui vous a amenée à devenir traductrice du tchèque ?

(Marianne Canavaggio)

J'y ai vécu, mais c'est presque plus l'amour de la langue que de la ville. C'est quand même totalement subjectif. La traduction, c'est un hasard, mais pas l'apprentissage du tchèque.

(Eva Almassy)

À Prague, je crois que vous êtes intervenue dans des débats philosophiques.

(Marianne Canavaggio)

Oui, en tant que traductrice.

(Eva Almassy)

La parole, l'écriture ne sont pas les mêmes dans telle ou telle situation historique. Patrik Ourednik, votre dictionnaire d'argot, par exemple, est paru d'abord à Paris, alors qu'il s'agit d'argot tchèque.

(Patrik Ourednik)

Indépendamment du fait que je ne vivais plus là-bas, publier un dictionnaire d'argot était impensable encore dans les années 1980. Dans une société sans classes, épanouie et harmonieuse, tout le monde parle avec bienséance. Vingt ans se sont passés depuis, mais je crois que les gens savent à peu près ce qu'était l'Europe de l'Est.

(Eva Almassy)

Ce dictionnaire a connu ensuite des éditions augmentées.

(Patrik Ourednik)

Il a connu ensuite des éditions locales, en Tchécoslovaquie d'abord, en Tchéquie ensuite, augmentées dans une certaine mesure. Mais pas au-delà de 1989 où un changement radical est intervenu, y compris dans la langue, y compris dans l'argot. Il est étonnant de dire aujourd'hui que travailler sur un dictionnaire d'argot était un acte de résistance politique, mais c'était le cas.

(de la salle)

Ce dictionnaire est paru pour la première fois chez Jiří Kolář. C'était également un excellent collagiste. Dans *Europeana*, on trouve une juxtaposition d'éléments qu'on peut trouver parfois hétéroclites. Que diriez-vous si l'on caractérisait ce livre de collage ?

(Patrik Ourednik)

Je n'ai rien à dire. Pour être franc, je me fiche des caractéristiques. Collage, montage, assemblage... Ce n'est pas à l'auteur de décider quelle catégorie, quel genre, quelle lecture, quel regard conviennent à son livre. À propos d'*Europeana*, 80% de la critique littéraire parlent d'un essai. Si cela leur plaît ainsi, c'est donc un essai, et si cela ne leur convient pas, ils vont trouver autre chose. Il est vrai que je tire un certain plaisir du fait qu'on a beaucoup de mal à circonscrire mes livres.

« La virgule tchèque est normative et on n'y prête donc aucune attention, tandis qu'en français, la virgule a un rôle stylistique. »

Patrik Ourednik

« Il est étonnant de dire aujourd'hui que travailler sur un dictionnaire d'argot était un acte de résistance politique, mais c'était le cas. »

Patrik Ourednik

« Il est vrai que je tire un certain plaisir du fait qu'on a beaucoup de mal à circonscrire mes livres »

Patrik Ourednik

(Eva Almassy)

C'est tout le mérite des éditions Allia. Dans la même collection, on trouve des livres de Marcel Schwob, de Jean-Baptiste Vico, il y a même du Shakespeare, du Goethe, il n'y a pas de distinction de genre. Mais nous avons encore un extrait d'*Europeana* à lire.



Vue de la  
salle



Eva Almassy  
et Marianne Canavaggio



Patrik  
Ourednik

*écriture* par Jean-Gaspard Páleníček

« Les jeunes gens qui sont devenus une composante significative de l'opinion publique disaient qu'il fallait repenser le monde et que la télévision et le réfrigérateur importaient moins que l'amour et l'épanouissement. Et ils refusaient que leurs parents leur dictent leurs études et leur interdisent de fumer et de s'accoupler et de s'habiller avec décontraction et de porter les cheveux longs etc. Et en 1968 des révoltes étudiantes ont éclaté en Europe occidentale et les étudiants montaient des barricades et allaient dans les usines et occupaient les amphithéâtres et s'accouplaient de différentes manières. Les années soixante ont représenté une rupture importante dans l'histoire de la société occidentale car le confort matériel s'est imposé et les femmes ont eu accès à la contraception et elles ne s'évanouissaient plus à la vue d'une souris parce qu'elles avaient cessé de subir les stéréotypes masculins sur les femmes et peu à peu les gens moins jeunes ont eux aussi commencé à s'habiller avec décontraction et à s'accoupler de différentes manières et à exprimer des pensées audacieuses et non conformistes. Certains philosophes disaient que le culte de la jeunesse était l'une des plus grandes âneries dans l'histoire de la pensée et qu'il était symptomatique qu'elle ait été promue par les fascistes et les communistes et que les sociétés démocratiques avaient été assez stupides pour le reprendre à leur compte mais d'autres disaient que c'était dans l'ordre des choses et que la jeunesse était peut-être stupide mais qu'elle faisait preuve de dynamisme ce qui était positif. Être positif signifiait que les gens allaient considérer l'avenir avec confiance et faire du sport et vivre de façon saine et harmonieuse et aller régulièrement chez le médecin et atteindre un âge élevé et travailler avec assiduité pour profiter de leur retraite et s'habiller avec décontraction. Et plus personne ne voulait être pauvre et tout le monde voulait un réfrigérateur et un téléphone portable et une vie sportive et une carrière dynamique. Les philosophes catholiques disaient que c'était la faute aux protestants qui accordaient trop de prix à la réussite matérielle et à AIDE-TOI ET LE CIEL T'AIDERA alors que les catholiques croyaient plutôt à CHACUN SA CROIX. Et les gens des villes avaient des animaux de compagnie des chiens et des chats et des canaris et des tortues et des cochons d'Inde etc. parce que l'animal était le plus ancien compagnon de l'homme et ne saurait le trahir même dans un monde déshumanisé. Et les chiens et les chats avaient leurs coiffeurs et leurs salons de beauté et leurs salles de sport et leurs centres de rééducation et leurs morgues et leurs cimetières etc. Et les soldats américains revenus du Vietnam se sont cotisés pour faire construire un monument aux 4 100 chiens américains tombés au Vietnam pour la liberté et la démocratie. Mais d'autres animaux disparaissaient les blaireaux et les chevêches et les scarabées le long des chemins et les écologistes disaient que c'était la faute à la pollution et aux pesticides et aux gaz d'échappement et les gens pensaient de plus en plus qu'il fallait protéger les animaux et ils fondaient des associations et quelquefois ils se déguisaient en ours ou en vautour et ils défilaient dans les rues des villes contre les chasseurs et les corridas et les expériences scientifiques sur les animaux et ils disaient que tuer des animaux était inhumain. Certains d'entre eux étaient végétariens et mangeaient de la carotte etc. Les chasseurs disaient qu'ils chassaient pour maintenir les traditions et que les traditions se perdaient et que dans le monde moderne les traditions étaient importantes. Et lorsqu'un chasseur tuait par accident un autre chasseur à la place d'un sanglier les autres chasseurs se cotisaient pour acheter à la veuve une nouvelle machine à laver ou autre chose qui lui pouvait être utile. »



Europeana. Une brève  
histoire du XX<sup>e</sup> siècle

« Avec *Europeana*, vous avez réussi à transparer le bruit. À la fois le bruit de fond de tous ces discours, de toutes ces vérités au pluriel que le langage et le lieu commun véhiculent. »

Eva Almassy

(Eva Almassy)

L'amie qui me l'avait recommandé me disait que ce livre ne ressemblait à aucun autre. Je suis d'accord. C'est un livre à nul autre pareil. Dans mon jargon littéraire ou linguistiquement, on peut parler d'apax, quelque chose qui n'a lieu qu'une fois ou un mot qui n'est utilisé qu'une fois. Or, il se trouve que j'en ai trouvé un dans votre traduction d'un poème de Vladimír Holan dans *L'abîme de l'abîme*. « Plus un seul mot qui pourrait transparer le silence ». Cet apax est transparer. Avec *Europeana*, vous avez réussi à transparer le bruit. À la fois le bruit de fond de tous ces discours, de toutes ces vérités au pluriel que le langage et le lieu commun véhiculent. Mais aussi à « transparer » le bruit des guerres, des médias, de toutes les machines dont le 20<sup>e</sup> siècle a été l'inventeur. Vous l'avez fait en ne parlant pas plus fort, mais en baissant, au contraire, de plusieurs tons. Ainsi, vous obligez à l'écoute, vous « transparez » tous ces faits que nous connaissons ou que vous avez en partie inventés, mais si ressemblants qu'ils se fondent dans l'ensemble.

Il y a eu de nombreuses adaptations théâtrales de votre livre qui, pour moi, n'était pas promis à un tel destin, car non seulement il n'y a pas de personnages, mais il n'y a même pas de narrateur. J'aimerais que nous regardions un extrait de la vidéo d'une des adaptations de votre livre. Il s'agit ici du théâtre Apatride basé dans la Drôme, dans une mise en scène de Sabine Zordan, avec Philippe Séclé. Cette façon de dire le texte va à mon sens à l'encontre de son esprit parce qu'on l'incarne, parce qu'on en fait des personnages, et on y introduit même des noms propres alors qu'il n'y en pas dans le texte d'origine. L'auteur a-t-il son mot à dire ?

### *(diffusion d'un extrait vidéo)*

(Patrik Ourednik)

Le livre et l'adaptation théâtrale sont deux objets différents, ce sont deux vies différentes. Je n'ai vu cette adaptation que sur vidéo. Je n'ai pas vu toutes les adaptations qui ont été faites jusqu'ici mais je constate qu'elles sont apparemment très différentes les unes des autres.

(Eva Almassy)

Vous arrive-t-il d'assister à la préparation, aux répétitions ?

(Patrik Ourednik)

Il m'arrive d'être invité aux répétitions, mais je n'y vais pas car en allant à une répétition, je ne pourrais pas m'empêcher de prodiguer de sages et précieux conseils. C'est précisément ce qu'il faut éviter.

Certaines adaptations me plaisent plus que d'autres, évidemment, mais ce n'est plus mon livre, ce n'est plus mon objet. Je ne vais pas faire ma Marguerite Duras en interdisant des adaptations théâtrales.

(Eva Almassy)

Il y a une clause maintenant dans les contrats selon laquelle on ne peut pas ajouter du texte.

(Patrik Ourednik)

C'est vrai, j'ai effectivement fait ajouter une phrase dans le contrat pour éviter, comme cela s'est produit à deux reprises, qu'on se sert du livre comme d'une base, en y ajoutant du texte, mais sans faire la distinction entre le texte du livre et le texte de la scène. On peut couper tout ce qu'on veut, on peut réorganiser tout ce qu'on veut, mais je considère qu'on ne peut pas, sous prétexte d'une adaptation, ajouter du texte qui n'est pas celui de l'auteur. Cette limite est importante pour moi, mais au-delà, je n'ai plus rien à dire.

(Eva Almassy)

Par exemple, « Marcel » n'est pas dans le texte d'origine, ce Marcel de la vidéo que le chasseur tue. Encore que j'apprécie beaucoup qu'il s'appelle Marcel comme Proust. C'est en quelque sorte à la recherche du temps perdu, c'est un peu la victime.

Vous avez publié de la poésie juste après votre travail lexicographique, avant les essais, avant les romans, et bientôt, parallèlement à votre prochain roman qui paraîtra l'an prochain, sera publié un recueil de poésie intitulé *Le silence aussi*. J'ai lu cette poésie comme étant sans doute plus incarnée. On a davantage de personnages, de vocabulaire sur le corps. Quelle est votre attente, en tant que poète, par rapport à la parution en français ? C'est la première fois que vous serez aussi présent en tant que poète dans le paysage éditorial français. Vous êtes un écrivain très en vue, vous avez fait l'objet de très nombreuses traductions, vous avez reçu de nombreux prix.

(Patrik Ourednik)

De la même manière que j'ai du mal à penser en termes de catégories telles que récit, essai, roman, j'estime qu'il n'y a pas de différence radicale et notable, il n'y a pas de frontières nettes entre prose et poésie. Tout cela s'inscrit dans un même et seul espace, l'écriture.

Il est toujours intéressant pour moi de paraître en français : je me considère comme traducteur, et ce sont d'autres qui me traduisent. Ce dédoublement est assez plaisant. Le recueil de poèmes est traduit par un autre traducteur, Benoit Meunier.

(Eva Almassy)

C'est le même éditeur, Gérard Berréby chez Allia, qui va le publier.

« Je considère qu'on ne peut pas, sous prétexte d'une adaptation, ajouter du texte qui n'est pas celui de l'auteur. Cette limite est importante pour moi, mais au-delà, je n'ai plus rien à dire. »

Patrik Ourednik

« J'estime qu'il n'y a pas de différence radicale et notable, il n'y a pas de frontières nettes entre prose et poésie. Tout cela s'inscrit dans un même et seul espace, l'écriture. »

Patrik Ourednik

(Patrik Ourednik)

Ecrivain vient du verbe écrire. On peut écrire aussi bien de la poésie que de la prose. Je ne sens pas cette différence. Il y a sans doute des gens pour laquelle elle est précise, palpable, mais en ce qui me concerne, je ne la sens pas vraiment.



Vin de la salle

Jan Czerný



Jean-Gaspard Páleníček

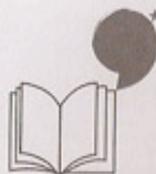


Eva Altmayr

*lecture* par Jean-Gaspard Páleníček

« LECTEUR, PRENDS GARDE. JOURNAL D'UN MÉDECIN.

Lecteur, prends garde ! Ne mange pas ce livre ! Quiconque mangera ce livre verra son visage enfler et son corps se boursoufler, la cornée de l'oeil virera au pourpre et la pupille se dilatera et l'oeil sera écarquillé. Quiconque mangera ce livre verra tout en noir et en double, sa vision sera folle et il verra sautiller devant lui de sauvages bonshommes. Ne mange pas ce livre ! Un jour, Martin H., âgé de sept ans, se leva de bon matin dans la remise, il souleva couvercle sur couvercle, jusqu'à trouver ce livre – et le voilà qui se sert à pleine main, pensant se régaler ! Mais qu'est-ce donc ? Il est pris d'une brusque pâleur, pose la tête sur l'étagère, ouvre de grands yeux et les roule de tous côtés, commence à délirer. Et c'en est fait de lui ! Et encore : un médecin fut appelé au domicile des époux K. Quel ne fut pas son effroi de constater que l'homme était déjà mort ; sa femme glapissait et proférait des mots sans suite. Lors d'une fouille minutieuse de la chambre à coucher, on trouva sous le matelas un sac contenant ce livre ; l'homme avait été pris d'envie de grignoter nuitamment, et l'avait entamé ! Et encore : pour sa fête, Madame D. invita ses deux sœurs et d'autres parents à déjeuner. Bientôt les hôtes se plainquirent d'une sorte de malaise, de vertiges, de dégoût, de tintements d'oreille, de frissons dans les extrémités ; à quoi vint s'ajouter une sueur froide, leur mémoire et leur vue se troublent, ils défaillent. Le docteur appelé en toute hâte prescrivit un chatouillis de gorge et une friction au vinaigre fort, mais il était trop tard ! Madame D. avait par inadvertance mis ce livre dans sa soupe ! Et encore : P. B., âgé de quarante-quatre ans, et sa femme, trente-neuf ans, absorbèrent les racines bouillies de ce livre pour leur dîner : ils étaient d'opinion qu'ainsi accommodé, le livre était comestible. Tous deux se réveillèrent vers minuit, se mirent à courir tels des possédés à travers tout l'appartement, et ce faisant, se couvrirent le visage d'ecchymoses. Les racines, ayant été portées à ébullition intense, avaient heureusement beaucoup perdu de leur toxicité, et le médecin parvint à sauver les deux malheureux ; mais ils ne furent plus jamais les mêmes. Lecteur, prends garde ! Ne mange pas ce livre, même bouilli ! »



Le silence aussi

Traduction Benoît Meunier.  
Éditions Allia, Paris, à paraître.

## questions de la salle

(Eva Almassy)

Il y a plusieurs questions que nous n'avons pas abordées, comme la question des influences et des lectures. Mais il est temps de redonner la parole à nos invités.

(de la salle)

Vous avez quitté la Tchécoslovaquie en 1984. Qu'est-ce qui vous a fait choisir la France ?

(Patrik Ourednik)

L'élément déterminant a été la connaissance de la langue. Je n'étais pas particulièrement francophile, même si j'aimais la littérature française que j'étais capable de lire dans le texte. Au fil des années, je suis devenu un franchouillard à toute épreuve, mais au départ le choix était purement pragmatique.

(de la salle)

Vous dites que vous êtes devenu un franchouillard à toute épreuve. Pouvez-vous développer ? Par rapport aux voisins européens, il y a sans doute pas mal de choses à dire.

(Patrik Ourednik)

Cela veut simplement dire que je me sens bien dans ce pays pour des raisons que je peux plus ou moins formuler aujourd'hui. De mon point de vue, c'est un pays un peu moins stupide que d'autres, ce qui est loin d'être négligeable. La France joue, je crois, le rôle du dernier des Mohicans. Je ne me fais aucune illusion sur la pérennité de la chose, mais il me semble que c'est encore valable en 2009. En France, les valeurs dites symboliques font encore jeu égal, voire meilleur, avec les valeurs matérielles. Autrement dit s'acheter le dernier Goncourt reste une monnaie d'échange sociale valable, et probablement plus valable que d'avoir une BMW dans son garage. Mais encore une fois, je ne me fais aucune illusion sur la pérennité de la chose. Nous allons tous finir à la télévision ou au garage, tôt ou tard.

(de la salle)

Pourriez-vous nous donner votre définition de la post-modernité, car il s'agit d'un concept très nébuleux, et comment vous situez-vous à l'intérieur de ce concept ? On rit beaucoup dans votre livre et la mise en scène est formidable, mais il n'a pas l'air si innocent. Il dévoile une certaine vision du monde.

Vous avez dit que ce sera soit la littérature, soit la post-modernité. Êtes-vous engagé dans ces questions ?

(Patrik Ourednik)

Non. En France, l'étiquette post-moderne a quasiment disparu de la presse s'agissant d'un auteur. En revanche, en Tchéquie elle est toujours très vivace, et on parle souvent de moi comme d'un écrivain post-moderne. Cela ne me gêne pas, ne me fait ni chaud ni froid. De toute manière, tous les livres qui essaient de renouveler ce qui existe, sont « post » à un titre ou à un autre. Le terme « post-moderne » ne me dérange pas. Quel que soit l'usage qui peut en être fait, qui est en effet souvent aléatoire et nébuleux. Il veut simplement dire, du moins en littérature, que les valeurs et les références du monde dit moderne ne sont plus valables, ne sont plus de mise aujourd'hui.

(de la salle)

Votre narrateur n'est pas omniscient. Il faudrait presque un nouveau qualificatif pour parler de ce narrateur.

(Patrik Ourednik)

Trouvez-le. Pour moi il est difficile de parler du narrateur, je ne le connais pas, je ne l'ai jamais rencontré.

(de la salle)

Par rapport aux influences littéraires, vous écrivez que tous les soldats sont des simulateurs. J'ai immédiatement pensé au brave soldat Schweik. J'admire beaucoup cette légèreté avec laquelle vous traitez des sujets graves. Il n'existe aucun exemple de ce type dans la littérature polonaise. Comment y parvenir ?

(Eva Almassy)

Un article a été publié, sous votre plume, en 1996, intitulé « L'encombrant soldat Schweik ». Est-ce une influence possible ?

(Patrik Ourednik)

Il est difficile pour un auteur de cerner les influences. Ce que je constate, c'est que la majorité des critiques tchèques et, de façon plus générale, des critiques des pays post-communistes, mettent en valeur le fait que je vis depuis un temps non négligeable en France, que je suis traducteur d'auteurs français, etc., alors que, inversement, les critiques français, mais également allemands, italiens ou hollandais soulignent la « tchéquité » de l'auteur : voyez du côté du brave soldat Schweik, de Hrabal, etc. Ce que moi je peux en penser est très banal, à savoir que si je n'avais pas passé la moitié de

« De toute manière, tous les livres qui essaient de renouveler ce qui existe, sont « post » à un titre ou à un autre. Le terme « post-moderne » ne me dérange pas. »

Patrik Ourednik

« En France, les valeurs dites symboliques font encore jeu égal, voire meilleur, avec les valeurs matérielles. »

Patrik Ourednik

ma vie en Tchécoslovaquie et l'autre en France, je penserais autrement, je percevrais autrement, je réagisrais autrement et j'écrirais par conséquent d'autres livres.

Lorsqu'un critique mentionne un écrivain comme filiation possible, il y a trois possibilités. Soit je ne comprends pas à quel titre, je ne trouve pas ce qui est censé nous relier. Soit je n'y aurais pas pensé moi-même, mais réflexion faite, je comprends la référence. Je classerais le brave soldat Schweik dans cette catégorie. Si on parle de Schweik en parlant d'*Europeana*, je crois savoir ce qui est visé. Troisième catégorie, beaucoup plus réduite, on mentionne un écrivain comme influence probable d'Ourednik et je sais immédiatement de quoi il retourne.

«<sup>\*</sup> Votre façon d'écrire est-elle une façon de faire de la philosophie contemporaine ? Est-ce une façon d'écrire un conte philosophique ? »

de la salle

(de la salle)

J'ai l'impression qu'il y a dans votre voix quelque chose de terriblement voltairien. Votre façon d'écrire est-elle une façon de faire de la philosophie contemporaine ? Est-ce une façon d'écrire un conte philosophique ?

(Patrik Ourednik)

Ce n'est pas une question, c'est un constat. Il m'est très cher.

(Eva Almassy)

Avant de passer au cocktail, je rappelle que *Le traité du bon usage du vin* de François Rabelais a été traduit du tchèque par Marianne Canavaggio et annoté par Patrik Ourednik. Quant au texte de Patrik Ourednik paru dans le *Monde* la semaine dernière, que nous n'avons pas eu le temps d'aborder, vous pourrez le trouver en ligne sous les rubriques "Ourednik" et "Ma fille a cinq ans".

(Yves Gazzo) *Chef de la Représentation en France de la Commission européenne*

Merci à tous.

Vue de la salle



*littéraires*  
*soirées*

  
Cercle  
de réflexion  
Communication  
sur l'Europe



De gauche à droite : Yusef GAZZAL  
Essi ALMASSI  
Marianne CANAVAGGIO  
et Patrick OUREDDINE



Crédits photographiques :  
© Communauté européenne  
Conception :  
O tempora 05 56 81 01 11





REPRÉSENTATION EN FRANCE  
DE LA COMMISSION EUROPÉENNE

288, boulevard Saint Germain  
75007 Paris